

D. E. Inghelbrecht enregistre « Till Eulenspiegel »

Il y a une secrète parenté d'humeur entre le Till Eulenspiegel, de Richard Strauss, et le Diable dans le Belfroi, de D. E. Inghelbrecht. Ce sont, l'une et l'autre, des œuvres pétillantes, faites de facéties, d'émotions brèves, de brusques éclats d'humour. On n'est pas étonné qu'Inghelbrecht ait donné Till aux concerts Pasdeloup dès son avènement à la co-direction de cet orchestre.

Pathé lui en demanda l'enregistrement. Cette demande coïncida avec la parution de Till dirigé par Richard Strauss lui-même. Inghelbrecht, était impatient d'entendre cette interprétation-type. Il écouta passionnément se dérouler la longue spirale des quatre faces, de plus en plus satisfait, et, à la fin, parfaitement heureux de constater que son interprétation différait bien peu de celle de l'auteur.

C'est l'esprit préoccupé de ce modèle parfait qu'il accepta de confier, lui aussi, un Till à la cire. Invitée à assister à la séance d'enregistrement, j'acceptai, attirée par la perspective d'une heure émouvante.

La salle de l'avenue de la Grande-Armée est par elle-même mystérieuse, un peu « Musée Grévin ». Aux murs de grandes glaces voilées par des tentures rouges, et des fils qui pendent du plafond, ici et là, comme dans un théâtre de marionnettes. Au fond, derrière un rideau, on aperçoit des appareils, sorte de meules en mouvement, et des hommes en blouse blanche, des « praticiens », les cliniciens de la cire enregistreuse. Ce décor, une espèce d'émotion communiquée par les musiciens affairés à prendre minutieusement l'accord et la conscience de l'approche d'une minute grave, vous mettent dans une disposition presque dramatique. Le cœur bat plus vite, et peut-être, spectateur émotif, a-t-on même la gorge un peu serrée.

On entend une longue sonnerie.... trois brèves... le signal rouge luit.... et l'orchestre s'élance. Les farces du bon Till fusent. Till court, il rit, il chante. Il gambade. Il imagine cent et cent niches. Il boit beaucoup. Il pince la jambe des femmes. Il se gausse des bourgeois ventrus et, joyeusement, fait passer leurs écus dans le « cuiret » des pauvres. Allongé dans une verte prairie flamande, il enlace un doux corsage. Une pirouette, et le voilà baguenaudant sur la route, égrenant ses sophismes aux passants, inventant illassablement farces et drôleries. Ne va-t-on pas le voir surgir des tentures, dégingandé, taquineur endiablé ? Prenez garde, ingénieurs ! protégez l'hypersensibilité de votre cire. N'est-ce pas Till qui distrait l'attention d'un basson à tel point que le chef stoppe... et puis ce violon.... et cette clarinette...

Mais, heureusement, Till s'évade, attiré ailleurs par d'autres cabrioles, et nous pouvons poursuivre jusqu'à la fin, d'un trait, la merveilleuse histoire « sonorisée » de ses aventures.

Détente. Bruits de chaises. Soupirs. Exclamations. La consigne est levée.

Derrière le rideau, que s'est-il passé ? Qu'est-ce que la pâte délicate — pareille au mystérieux appareil de notre sensibilité derrière le voile de notre visage — a retenu, gravé dans ses sillons ?

Notre dernière conquête, la cire, est encore pour nous pleine d'inconnues, et c'est parfois encore en tâonnant que l'on s'y aventure. Combien de fois devons-nous nous mesurer avec une nouvelle matière, combien de coups devons-nous recevoir sur nos doigts curieux, combien de corps à corps devons-nous accepter avant que notre création nous devienne absolument soumise ? Dans cette longue lutte, le fait dérouté souvent les prévisions. Notre logique raisonnante se trouve soudain culbutée par l'imprévu du réel. En plus, nos inventions, se retournant contre nous et renversant les rôles, nous « travaillent » comme pour ajouter des registres à notre sensibilité et faire de vous un animal encore plus compliqué et plus subtil. Nous sommes ainsi sollicités à la fois par les nouveautés à étudier dans la matière à demi dévoilée, et par celles qui naissent en nous-mêmes au contact de notre plus récente accointance. Double surveillance, pour laquelle il faut avoir l'œil vif, l'esprit clair, et aussi le sens et le goût du progrès humain.

La curiosité d'Inghelbrecht fut vive à l'audition des premières épreuves de Till. Tandis que le disque tournait sous l'aiguille, il ressentit, me dit-il ensuite, une grande émotion : il lui semblait que son Till se révélait peut-être aussi pétulant, aussi brillant que celui de Strauss.

J'ai entendu, moi aussi, le Till que j'ai vu graver. Je laisse les maîtres de la critique formuler la parole suprême, mais je demeure profondément charmée par tant d'humour, de malice, de tendresse et d'entrain emprisonnés tout vivants dans le disque rigide, et qui peuvent à volonté s'épandre librement, comme si, en ouvrant le vieux bouquin flamand, les images s'en détachaient et peuplaient ma maison de facéties.

La qualité de ce disque me semble due à trois causes : la souple technique de l'orchestre français, sous l'autorité du plus subtil des chefs, et le « savoir-faire » de l'ingénieur dont l'esprit nouveau s'unit parfaitement aux vues d'Inghelbrecht, et qui, comprenant qu'il ne pouvait faire mieux que d'aider celui-ci à travailler en paix, le laissa pour ainsi dire, s'enregistrer lui-même, employant sa science à servir de son mieux les intentions du musicien.

Nous espérons qu'une telle collaboration, faite dans un si rare esprit de confiance et d'admiration, nous vaudra d'autres enregistrements remarquables.

GERMAINE PERRIN.